

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'avenir du roman québécois serait-il métis?
À corps joie de Alix Renaud / Comment faire Vamour avec un
nègre sans se fatiguer de Dany Laferrière

Jean Jonassaint et Anne Racette

Numéro 41, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jonassaint, J. & Racette, A. (1986). Compte rendu de [L'avenir du roman québécois serait-il métis? À corps joie de Alix Renaud / Comment faire Vamour avec un nègre sans se fatiguer de Dany Laferrière]. *Lettres québécoises*, (41), 79–80.

L'avenir du roman québécois serait-il métis?

À corps joie

de Alix Renaud

Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer

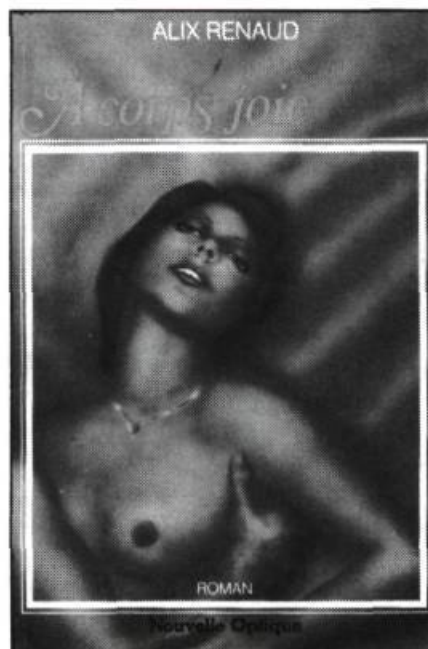
de Dany Laferrière

Voilà deux romans québécois récents qui ont en commun certains traits fort spécifiques, et peu courants dans la littérature d'ici. D'une part, ils sont écrits par deux jeunes d'origine haïtienne, c.-à-d. pour reprendre une formule de René Depestre¹, des gens qui ont été en partie formés dans un milieu où l'érotisme constitue une des composantes majeures de la sensibilité et des traditions populaires. D'autre part, ce sont deux livres qui mettent en place tout un réseau intertextuel avec au centre deux textes religieux (la Bible, le Coran) et qui demandent un décryptage au-delà de leurs propos manifestes: des histoires de baise ou de drague. Or, ces deux titres publiés à Montréal à quelques mois d'intervalle en 1985 ont eu des fortunes tout à fait différentes. Le succès et l'accueil enthousiaste du roman de Laferrière (qui a grimpé très vite jusqu'à la liste des best sellers) tranche avec le silence et le boycott subtil qu'a connu celui de Renaud².

Pourtant *À corps joie*, oeuvre d'un auteur qui a derrière lui plusieurs publications depuis 1972 a tout le potentiel d'un best seller: une belle histoire d'une chronologie assez simple, des personnages toujours «vrais», une écriture bien ciselée, sans bavures ni fioritures, de l'humour, et même du suspense. De plus, c'est un roman d'un *érotisme heureux*, pour reprendre encore une formule de Depestre. Un roman où baiser est un acte transcendant, sacré même, qui permet aux personnages (homme ou femme)

d'atteindre la grâce suprême et de rejoindre les grands courants cosmiques. Bien sûr, comme dans tout roman érotique on baise sans cesse, mais c'est sans violence ni agressivité ou perversité. Au contraire, souvent, tout est empreint de poésie et de tendresse. Aussi, on philosophe parfois dans le *baisoir*, ce lieu extrêmement dépouillé (qu'un parquet de lits mur à mur) que Sonja a aménagé pour ses grandes occasions: baiser allègrement (avec un homme ou une femme, un proche ou un inconnu, pour un soir ou une fin de semaine).

Malgré des pages superbes (surtout les descriptions/narrations des scènes érotiques), le livre a des lacunes (en tant que texte, en tant qu'objet): une couverture plutôt moche, une typographie qui laisse parfois à désirer, deux ou trois chapitres de trop, les récits de Stéphanie et d'Henriette, surtout le prologue et l'épilogue qui sonnent un peu faux, et parfois quelques citations dont on aurait pu se passer. Cependant, après lecture, on en sort ravi, et possiblement choqué par cette révolte (sourde) contre notre monde qui nous renvoie continuellement à nos fantasmes, notre impuissance et notre lâcheté.



Qui n'a pas rêvé un jour de lâcher sa job pour se payer du bon temps? Qui³ n'a pas rêvé d'une histoire pareille: un soir de cafard, on rentre dans une discothèque, et moins d'une heure après on sort avec une femme merveilleuse qui nous fait découvrir les grâces de l'amour infini. Et comble de bonheur, on démissionne pour se consacrer exclusivement à la grande fête charnelle non plus avec une femme mais deux, puis trois, et puis... retrouvant ainsi dans l'une comme dans l'autre toutes les femmes divines incarnations d'Éros même. Cependant, très peu d'entre nous, ayant une telle occasion, ferait le saut. Et c'est cela qui nous choque (ou qui peut choquer). Et c'est peut-être cela aussi qui a provoqué le mutisme, la censure, le boycott. On est plus prêt à accepter le fantasme de la drague

sans fin que celui de la baise joyeuse (qui contredit le *post coitum animal triste est*).

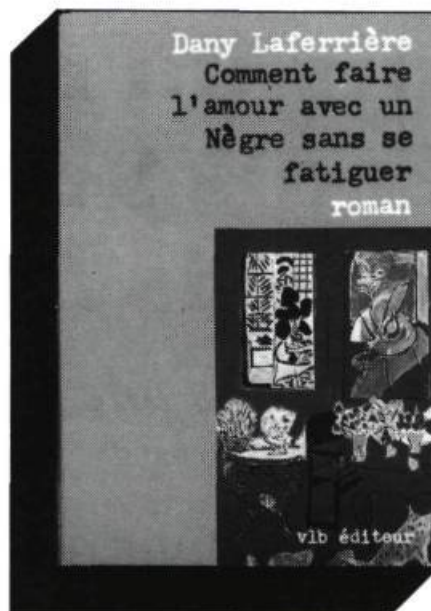
Et bien sûr, on est encore plus prêt à accepter le fantasme du livre à succès, ce qui explique peut-être la percée fulgurante du livre de Laferrière. Car sous son titre raccolleur, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, c'est avant tout une histoire d'écriture que Laferrière nous propose. En plus, l'histoire d'un livre à succès, le roman d'un gagnant, d'un *self made man*. Et ce fantasme-là bien que peu réalisable, plus loin de notre portée, est plus acceptable, plus avouable, surtout pour notre monde littéraire.

Car ce petit livre écrit à l'ombre de Ducharme (on n'a qu'à penser à la place de *La Flore laurentienne* dans *L'Hiver de force*), de Bukowski (toute la mise en scène de l'écrivain fauché, dragueur et buveur de vin n'est pas sans rappelée les *Contes de la folie ordinaire*), Himes (cette mise à nu du mâle nègre et de la femelle blanche renvoie tout à fait à *La Fin d'un primitif*), et de tant d'autres, n'a rien d'un best seller. Ni le titre (qui est plutôt provocateur), ni le volume (à peine 150 pages), ni même la structure (c'est un texte tout à fait éclaté où chaque page, ou presque, renvoie à tant de mémoires littéraires). De plus c'est une écriture elliptique, nerveuse, saccadée, jazzée — pourrait-on dire — comme ce dernier chapitre «On ne naît pas nègre on le devient» qui est sans doute le plus réussi du livre mais aussi le plus concis, (un seul paragraphe)

L'aube est arrivée, comme toujours, à mon insu. Gracile. Des rayons de soleil à fleurets mouchetés. Comme des pattes de Saint-Bernard. Le roman me regarde, là, sur la table, à côté de la vieille Remington, dans un gros classeur rouge. Il est dodu comme un dogue, mon roman. Ma seule chance. VA (p. 153).

Alors cette percée d'un livre plus que littéraire (refusé paraît-il par Québec/Amérique) est-ce phénomène d'édition ou signe des temps?

Il y a des deux. Car encore une fois, il faut reconnaître la qualité matérielle des livres de VLB éditeur. (Beaucoup trop d'éditeurs oubliant trop souvent qu'un texte n'est pas un livre, et qu'un livre est plus qu'un texte.) Mais c'est surtout un signe des temps: il y a manifestement une mutation incroyable qui s'opère dans le champ littéraire québécois depuis les an-



nées 1970. Une réelle ouverture sur le monde, et dans l'espace romanesque, et dans le champ éditorial. On n'a qu'à rappeler au hasard certains titres: *Un verre de bière mon minou* de Geoffrois (Le Jour, 1973), *Paysage de l'aveugle* de Olivier (C.L.F., 1977), *La Femme de sable* de Ouellette-Michalska (Naaman, 1979), *Les Compagnons de l'horloge-pointeuse* de Mallet (Québec/Amérique, 1981). Une ouverture ou un éclatement de l'espace romanesque qui remonte au moins aux années 1960 avec un écrivain aussi nationaliste que Aquin dont le premier roman, *Prochain épisode*, s'ouvre sur cette phrase merveilleuse: «Cuba coule en flammes au milieu du lac Léman...»

Aussi, aurais-je tendance à penser que l'avenir de la littérature québécoise serait de plus en plus métis, surtout son roman qui ne pourra plus faire l'économie de la pluralité des cultures de l'espace québécois et aussi du désir des lecteurs de respirer l'air du monde (ce monde pluriel et mutant qu'ils côtoient au jour le jour, qu'ils appréhendent au fil des bulletins de nouvelles ou de voyages).

En effet, n'est-il pas significatif que *À corps joie* de Renaud qui refoule toutes différences (trop marquées qu'elles soient québécoises ou autres) pour s'inscrire dans la grande tradition du roman occidental (européen) n'ait pas pu avoir le succès mérité (puisqu'il s'agit tout de même d'une oeuvre forte, novatrice même malgré ses quelques faiblesses) alors que *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* qui ne fait

qu'afficher ses différences (comme ses références d'ailleurs) ait pu avoir le succès qu'on connaît. Bien sûr l'oeuvre est bien charpentée, et son éditeur dynamique, mais malgré tout ce roman aurait pu n'avoir qu'un succès d'estime, s'il ne rejoignait pas un besoin assez fort chez les lecteurs: goûter toutes les diversités et différences de nos sociétés actuelles. Et c'est ce courant (qui est mondial) que nos institutions ne devraient pas rater. Car comment oublier qu'un roman aussi fort que *Ô Canada, mon pays, mes amours* de Francklin Allien (Paris, La Pensée universelle, 1977) ou le beau livre de Olivier *Paysage de l'aveugle* (*op. cit.*) soient passés inaperçus ici, et qu'il aurait fallu de peu que le roman de Laferrière ait connu le même sort. □

Jean Jonassaint
avec la collaboration de
Anne Racette

1. Voir, J. Jonassaint, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, Paris/Montréal, Arctantère/PUM, 1986, p. 197-199.
2. Je signalerai entre autres le silence, et de *La Presse*, et du *Devoir*, mais aussi le refus de *La Vie en rose* d'une publicité pour ce roman sans autre explication que cette phrase: «La publicité prévue pour cette page reçue à la dernière minute n'est pas publiée parce que jugée très sexiste» (*La Vie en rose*, 28, 1985, p. 4).
3. «Homme» serait peut-être plus juste, mais on n'a qu'à le remplacer par «femme» ou mieux «partenaire» et voir à quel point ce fantasme nous traverse tous.

Alix Renaud, *À corps joie*, Éd. Nouvelle Optique, Montréal, 1985.
Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un nègre*, VLB Éditeur, Montréal, 1985.